

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 42

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On nous écrit de Vevey :

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez publié dans votre précédent numéro un article sur les *boulangers en vieux*, révélant une industrie qui a dû paraître assez étrange à plus d'un de vos lecteurs.

Comme pendant à cet article, permettez-moi de vous communiquer les lignes suivantes, qui ne sont pas moins curieuses et qui sont empruntées à une chronique parisienne digne de toute confiance :

L'EMPLOYÉ AUX YEUX DE BOUILLON.

Nous descendions une de ces petites rues raides dont les pavés, appuyés les uns contre les autres, semblent se faire la courte échelle, pour monter jusqu'au mont Saint-Hilaire. A la rue des Noyers, mon cicérone me dit :

Visitons les alentours du marché. Voici la mère Maillard, marchande d'*arlequins*. L'origine de ce mot vient probablement de ce que les plats de la mère Maillard sont composés de plusieurs pièces et de morceaux assemblés au hasard, absolument comme un habit d'arlequin. Ces morceaux de viande que vous voyez là sont très copieux et cependant ils se vendent un sou indistinctement. Ce bon marché n'a rien d'étonnant. La mère Maillard a passé un traité avec les laveurs de vaisselle de presque tous les grands restaurants. Ces hommes, qui sont relégués dans une étuve où, d'un bout de l'année à l'autre, ils sont soumis à une chaleur de 60 à 80 degrés, ont généralement 25 francs d'appointements fixes par mois ; mais se font de quatre à cinq cents francs par mois avec les restes, qui leur appartiennent.

Tous les morceaux que la pratique laisse dans les assiettes, se vendent par seaux. C'est là que la mère Maillard achète et c'est avec cela qu'elle compose ses *arlequins*. Le seau vaut trois francs. On y trouve de tout, depuis le poulet truffé et le gibier jusqu'au bœuf aux choux. Les ortolans y coudoient familièrement le modeste bifteck. Les eaux grasses, les os, les rognures se vendent à part ; la graisse se met dans de petits barils, elle est achetée par les fabricants de lampions pour les illuminations.

La mère Maillard *travaille* tous ces *rogatons* ; elle les assemble, elle les assortit, elle les approprie et les vend aux gens aisés pour les animaux domestiques, et aux pauvres pour leur nourriture.

— C'est triste.

— Je n'en disconviens pas. Quant aux os, je vais vous dire ce qu'on en fait. Avant d'arriver chez le marchand de noir animal, le tabletier ou le fabricant de boutons, ils sont cuits deux ou trois fois. D'abord le boucher les vend quatre sous la livre, sous le nom de *réjouissance*, aux bourgeois et aux grands restaurants, pour faire des consommés ; ceux-ci les cèdent au rabais aux traiteurs de quatrième ordre, qui en font des potages gras pour leurs abonnés ; enfin ces derniers les repassent aux gargotiers, qui en composent une espèce d'eau chaude, qu'ils colorent à grand renfort de carottes, d'oignons brûlés, de caramel et de toutes sortes d'ingrédients. Or

comme ces ingrédients ne peuvent donner ce que recherchent les amateurs, c'est-à-dire des *yeux* au bouillon, un spéculateur habile a inventé l'*employé aux yeux de bouillon*.

Voici à peu près comme cela se pratique : Un homme prend une cuillerée d'huile de poisson dans sa bouche, au moment où doivent arriver les pratiques, à l'heure de l'*ordinaire*, et, serrant les lèvres en soufflant avec force, il lance une espèce de brouillard qui, en tombant dans la marmite, forme les yeux qui charment tant les consommateurs. Un habile *employé aux yeux de bouillon* est un homme très recherché dans les établissements de ce genre.

— Mais cela doit avoir un goût détestable !

— Eh ! mon Dieu ! le goût ne se développe que par la pratique. Comment voulez-vous que des gens habitués aux arlequins de la mère Maillard deviennent des gourmets ? L'eau-de-vie, d'ailleurs, leur a brûlé le palais.

La médisance.

La médisance est voisine et sœur de la calomnie ; il est même difficile de tracer entr'elles une ligne exacte de démarcation. Connaissions-nous, quand nous apprécions avec malveillance la conduite du prochain, tous les sentiments qui l'ont inspirée, tous les secrets de sa vie ? Il faudrait tout rassembler, toutes les causes d'une action, les circonstances où elle s'est produite, pour être certain de ne pas emprunter sur la frontière étroite et glissante qui sépare une accusation juste d'une sentence unique et téméraire.

La médisance est encore injuste en ce qu'elle n'offre point à l'accusé des moyens de défense. Comme sa notion l'implique, elle ne concerne que les absents. Combien les procédés ordinaires de la conversation sont inférieurs à la justice des tribunaux ! Ici une enquête soigneuse, avec tous les détails nécessaires, rassemble et pèse tous les faits ; l'accusé est averti du péril qui le menace, on lui donne même un nom significatif : le *prévenu*. Les débats sont publics ; on appelle de toute part les témoignages, la lumière ; l'accusation est nettement formulée, et un défenseur relève et fait ressortir toutes les circonstances favorables à son client.

Quelle différence entre ces précautions et la médisance sous sa forme habituelle, les insinuations légèrement prononcées entre un absent qui souvent n'a personne pour prendre sa défense. Point d'enquête ni de débats ; il est condamné sans forme de procès. Le serpent mord sans faire de bruit ; le médisant ne vaut pas mieux.

Une souscription ouverte à Lausanne et menée à bonne fin par plusieurs personnes de dévouement, a produit une somme assez ronde qui sera affectée à l'érection d'un monument funèbre en mémoire des internés français décédés dans notre ville. Nous rendons hommage à cette pieuse intention ; c'est un juste témoignage de sympathie donné à ces innocentes victimes de la guerre, ainsi qu'aux pa-

rents qui n'ont pas eu la consolation de leur dire un dernier adieu.

Quand on a vu, dans nos ambulances improvisées, ces pauvres soldats en proie au typhus, chercher autour d'eux, dans leur agonie, un regard ami et murmurer, sur leurs lèvres décolorées et déjà froides, le nom d'un père, d'une épouse ou d'une mère, on s'attristerait à la pensée qu'aucune marque de souvenir ne soit consacrée à leur dépouille sur la terre étrangère.

Nous apprenons aussi qu'un obélisque haut de 21 1/2 pieds a été élevé dans le canton de St-Gall sur les tombes de 45 internés. Le socle haut de 8 pieds, orné d'inscriptions, est en marbre noir ; sur ce socle se trouve, reposant sur huit obus, le véritable obélisque haut d'environ 12 1/2 pieds ; le tout est surmonté d'une croix en métal.

L'épingle.

L'auteur, d'ordinaire, commente
De grands sujets dans ses écrits ;
Moi, je prends celui que je chante
Dans les infiniments petits.
C'est à l'épingle que ma lyre
Va s'attacher à cet instant ;
Oui, messieurs, vous avez beau rire,
Je trouve ce sujet piquant.

Contre plus d'une tentative
Et plus d'une témérité
L'épingle est l'âme défensive
Qui sait protéger la beauté.
Malgré sa petite structure,
En se cachant sous le fichu,
Plus d'une fois par sa pique,
L'épingle a sauvé la vertu.

Aux humains bien que nécessaire,
A peine on daigne se baisser
Quand l'épingle tombant à terre
Il s'agit de la ramasser.
Mais malgré sa mine chétive,
Et tout en l'estimant fort peu,
Chacun veut, en définitive,
Tirer son épingle du jeu.

Simple et modeste, elle se cache
Sous la dentelle et le satin ;
Aux gens toujours elle s'attache,
Malgré leur injuste dédain.
Brune, blonde, laide ou jolie,
D'elle ne saurait se passer.
Aussi malgré sa modestie,
L'épingle finit par percer.

La fille-oiseau.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérit que la cage
Qui lui sert de berceau.
Sa gaité, son badinage,

Ses caresses, son ramage
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits ;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Crac, on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

Dangereuse à courtiser.

II

Annita ne semblait avoir aucune des mauvaises qualités attribuées à son père, toutefois elle tenait de lui un courage intrépide jusqu'à la témérité, et un amour sauvage pour la liberté. Affable et complaisante avec tout le monde, elle vivait retirée dans sa maisonnette où son père était bien rarement ; elle évitait, avec un soin particulier, tout contact avec les jeunes gens du village. Rêveuse, elle restait, des journées entières à contempler les sommités majestueuses des montagnes, mais elle disparaissait à l'instant, si quelque jeune homme, enchanté des beaux yeux de la fille du chasseur, prenait pour but de promenade, le sentier qui longeait l'habitation de Marco.

Le vieux papa encourageait sa fille dans cette manière d'agir. Il ne lui parlait des jeunes gens de P..., qu'avec un mépris mal déguisé, et, si Annita eut voulu le croire, elle fut restée persuadée que ce n'était qu'un tas de scélérats.

Jusqu'au moment où commence notre récit, ce système d'éducation avait porté les fruits désirés. Annita, avec sa fierté dédaigneuse, avait réduit au désespoir les pauvres garçons du village.

Le prince des montagnes, roi des chasseurs, s'avança d'un air soucieux et à grands pas, vers les hauteurs, tandis que sa jeune compagne, les yeux brillants de plaisir, le suivit d'un pas léger et plein d'élasticité.

Après avoir gravi, pendant assez longtemps, une rude montée, le couple singulier atteignit le sommet d'une montagne sauvage. L'infatigable grimpeur s'arrêta sur l'étroite crête de la cime, puis jeta en arrière un coup d'œil sardonique sur sa fille qui, point du tout accoutumée à des efforts de ce genre, était restée quelques pas en arrière, toute haletante. « Viens voir ! » dit en souriant le chasseur à sa fille ; et, la prenant par la main, il l'amena droit au bord du rocher. Arrivée là, Annita ne put retenir un cri d'épouvante ; sous ses pieds, le roc descendait à pic, à un bon millier de pieds ; et, au bas, s'ouvrait un abîme.

Quant à notre chasseur, il se mit tout tranquillement à plat ventre, sur l'étroite crête ; et, le corps penché, plus d'à moitié sur l'abîme, se mit à épier les chamois. Pas la moindre trace d'effroi ni de vertige ne se montra sur son visage de marbre. Cet homme était bien décidément familier avec toutes les horreurs de la montagne. Tandis qu'il avait les yeux fixés dans l'espace, Annita entendit un bruit insolite dans l'air, qui tenait du sifflement et de la bourrasque ; s'étant retournée, elle poussa un cri perçant, en voyant un énorme lammergeyer s'avancer, en planant, avec la rapidité de la flèche, droit au-dessus de sa tête. Marco se releva avec une parfaite indifférence pour voir ce qui effrayait sa fille : il suivit un moment, d'un œil pensif, le puissant roi des airs, qui, traçant des cercles toujours plus grands, s'éloigna, et finit par disparaître derrière un pic, en poussant un cri de colère.

— Tu m'as sauvé la vie ! dit-il, au bout d'un moment, à sa fille terrifiée. Le vieux chasseur, prononça ces mots, avec un calme suprême et sans que rien, dans sa voix, trahit la plus légère trace d'émotion. « Une des manies de cet oiseau, » poursuivit-il, avec la même tranquillité, « est de saisir les chamois, les bœufs et les hommes, avec ses puissantes serres, pour les précipiter dans l'abîme. Ton cri l'a détourné de son projet. Et, maintenant, allons-nous-en ! Il n'y a rien à faire ici ! »

Et sans s'inquiéter des pierres qui roulaient, à droite et à gauche sous ses pieds, le chasseur suivit la crête de la montagne, accompagné d'Annita silencieuse et pensive. La chasse